





Jacqueline Bismuth

LA PETITE FILLE  
AUX  
ANÉMONES



*À mes parents, Teofila et Nuta*

*À mes enfants, Stéphane, Fabien et Sandra*

*À mes petits-enfants, Léo, Emilio, Julianne, Elsa,  
Alexandre, Benjamin, Sacha, Candice et Jade*

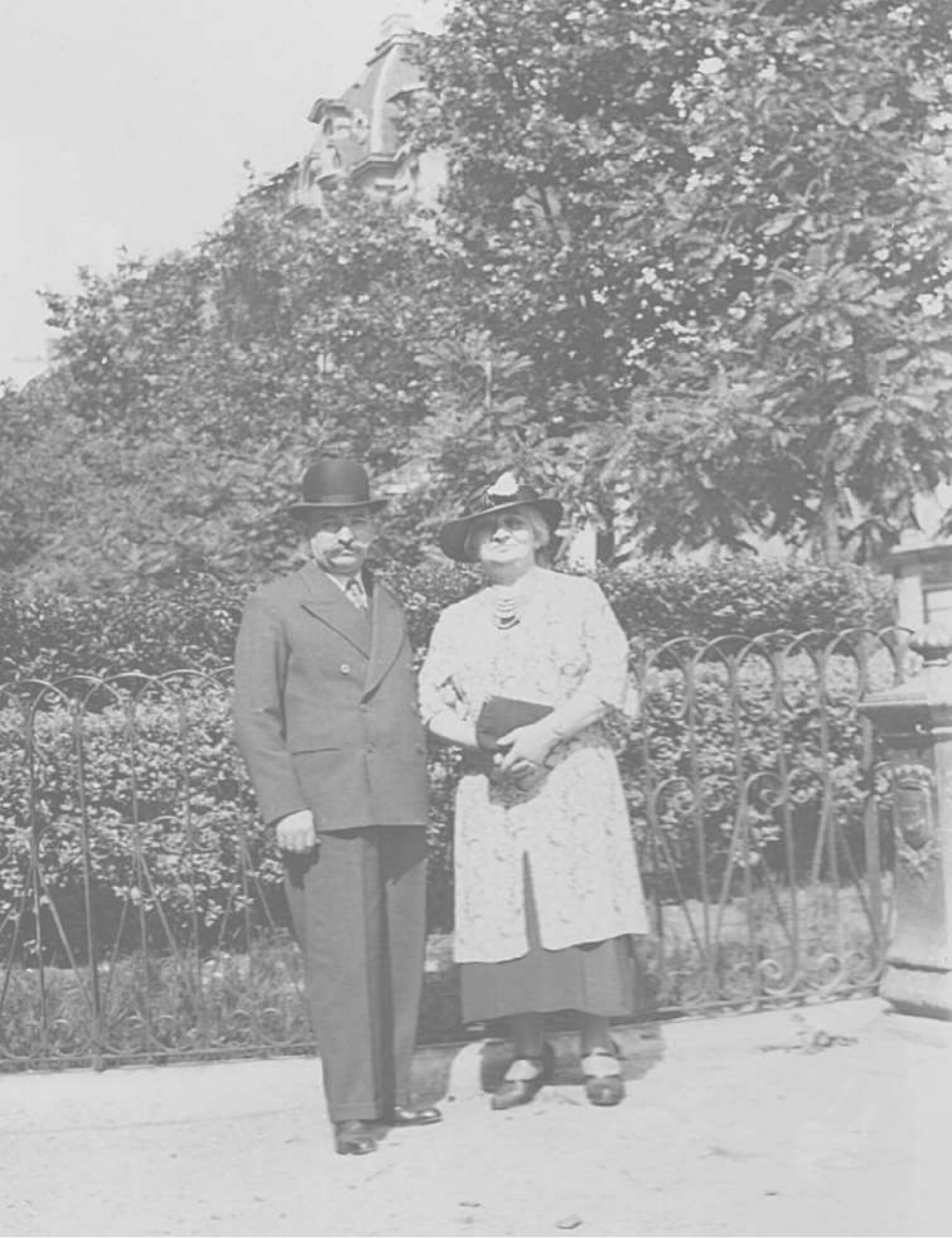
# Avant-propos

Pendant longtemps, j'ai si peu parlé de mes disparus, de tous ceux qui sont partis, pour beaucoup assassinés par la barbarie nazie. Mon père, Nuta Szister, mort à Auschwitz en 1942, déporté par le convoi n° 5, mon grand-père maternel, Fiszel Grynbaum, lui aussi exterminé au camp, arrivé par le convoi n° 49, ma grand-mère paternelle, Ruchla Kagan, épouse Szister, sa fille Cywia et son mari, tués dans la Shoah par balles... L'enfant cachée que j'étais, vouée au silence, du moins à taire ses origines juives, n'imaginait pas évoquer un jour son histoire dans un livre ou ailleurs. Ma mère restait, elle, aussi relativement muette sur notre passé. Elle me disait de mon père « qu'il était amnésique, et qu'il reviendrait un jour ».

Ma mémoire, elle, m'accompagne encore, avec quelques oublis ici et là, mais elle peut témoigner. Ainsi, j'ai commencé à répondre il y a des années déjà aux questions de ma petite-fille Elsa, particulièrement curieuse de connaître mon histoire durant la guerre, avant de rédiger pour elle une série de notes dans un grand cahier. J'avais alors intitulé mon récit *Histoire*

*d'une petite fille très chanceuse dans une très grande période de malchance. C'est peut-être inimaginable, mais je garde intactes des images de ma prime enfance, alors que j'étais âgée de moins de trois ans quand nous avons fui, ma mère et moi, en zone libre. Un jour, Elsa m'a demandé de témoigner au lycée Janson-de-Sailly, auprès de ses camarades de classe, pour transmettre à des jeunes mon histoire d'orpheline et de survivante de la Shoah. J'ai rendu hommage ce jour-là à ceux qui nous ont aidées, deux hommes que j'ai fait nommer au rang de Justes parmi les Nations par Yad Vashem, Charles Faguin, médecin à Bron, près de Lyon, et Pierre Combe, un résistant qui habitait une ferme à Vizille, en Isère.*

Ce livre, qui évoque encore ma vie professionnelle, mon rôle de mère et de grand-mère, repose également sur de précieuses archives, conservées par ma famille, qui m'ont aidée à reconstituer le fil. Je remercie infiniment ma chère belle-fille Annabel de m'avoir offert la chance de raconter mon histoire qui, je l'espère, accompagnera mes neuf petits-enfants sur le chemin de la transmission.



# Avant-propos

Pendant longtemps, j'ai si peu parlé de mes disparus, de tous ceux qui sont partis, pour beaucoup assassinés par la barbarie nazie. Mon père, Nuta Szister, mort à Auschwitz en 1942, déporté par le convoi n° 5, mon grand-père maternel, Fiszal Grynbaum, lui aussi exterminé au camp, arrivé par le convoi n° 49, ma grand-mère paternelle, Ruchla Kagan, épouse Szister, sa fille Cywia et son mari, tués dans la Shoah par balles... L'enfant cachée que j'étais, vouée au silence, du moins à taire ses origines juives, n'imaginait pas évoquer un jour son histoire dans un livre ou ailleurs. Ma mère restait, elle, aussi relativement muette sur notre passé. Elle me disait de mon père « qu'il était amnésique, et qu'il reviendrait un jour ».

Ma mémoire, elle, m'accompagne encore, avec quelques oublis ici et là, mais elle peut témoigner. Ainsi, j'ai commencé à répondre il y a des années déjà aux questions de ma petite-fille Elsa, particulièrement curieuse de connaître mon histoire durant la guerre, avant de rédiger pour elle une série de notes dans un grand cahier. J'avais alors intitulé mon récit *Histoire*

*d'une petite fille très chanceuse dans une très grande période de malchance. C'est peut-être inimaginable, mais je garde intactes des images de ma prime enfance, alors que j'étais âgée de moins de trois ans quand nous avons fui, ma mère et moi, en zone libre. Un jour, Elsa m'a demandé de témoigner au lycée Janson-de-Sailly, auprès de ses camarades de classe, pour transmettre à des jeunes mon histoire d'orpheline et de survivante de la Shoah. J'ai rendu hommage ce jour-là à ceux qui nous ont aidées, deux hommes que j'ai fait nommer au rang de Justes parmi les Nations par Yad Vashem, Charles Faguin, médecin à Bron, près de Lyon, et Pierre Combe, un résistant qui habitait une ferme à Vizille, en Isère.*

Ce livre, qui évoque encore ma vie professionnelle, mon rôle de mère et de grand-mère, repose également sur de précieuses archives, conservées par ma famille, qui m'ont aidée à reconstituer le fil. Je remercie infiniment ma chère belle-fille Annabel de m'avoir offert la chance de raconter mon histoire qui, je l'espère, accompagnera mes neuf petits-enfants sur le chemin de la transmission.

**LES VESTIGES  
D'UN  
MONDE PERDU**



# Chapitre I

## Les Grynbaum, une famille polonaise

**M**es aïeux maternels et paternels ne liront jamais ces quelques lignes sur leur histoire, témoignage d'un monde perdu, celui de leur Pologne et de leur Ukraine natales, mais ils m'accompagnent autrement, dans ce retour aux origines. Ce récit familial repose ainsi sur des recherches historiques, des rencontres, mais surtout l'exploration de nos archives personnelles, si nombreuses. Lettres, photos, papiers administratifs... Les placards de mon appartement regorgent de dossiers que j'ai tenté, récemment, de soigneusement classer par personne. C'est extraordinaire de posséder autant de documents, que je continue à découvrir, des années après. Quand je pense à mes grands-parents maternels, les Grynbaum, une photo témoigne d'un moment particulièrement touchant. Elle montre mon grand-père, Fiszal Grynbaum

ou Grünbaum – l’orthographe de son nom varie selon ses cartes de visite –, et ma grand-mère, Mechla, née Baumann, qui me tiennent dans leurs bras. J’ai peut-être deux ans et demi. Ils sont dans leur appartement, 7, rue Froment, dans le XI<sup>e</sup> arrondissement, près de la Bastille, où ils vécurent, un temps, avec leurs enfants en France. C’est d’autant plus émouvant que ma grand-mère décéda d’une attaque cérébrale à son domicile, le 18 mars 1942, et que mon grand-père fut arrêté chez lui, le 12 février 1943, emmené au camp d’internement de Drancy et déporté à Auschwitz, le 2 mars 1943, par le convoi n° 49.

### **Ma mère, Teofila, l’élégante raffinée**

Je n’ai pas eu la chance de passer du temps avec mes grands-parents maternels, à la sortie de l’école ou ailleurs, mais je possède encore, et c’est fabuleux, leur *ketouba* et leur faire-part de mariage en polonais, les deux étant originaires de Varsovie. Artisan-marochinier de métier, Fiszel, né le 13 août 1877, se faisait appeler Fabian en Pologne « pour faire chic », son troisième prénom étant Fabjan. Une carte de visite personnelle en atteste. À l’évocation de cette histoire, je ne peux m’empêcher de rappeler ici une anecdote qui n’en est pas une. Le hasard n’existe pas. Quand notre fils cadet est né, Sylvain, mon mari, choisit le prénom de Fabien, sans que nous connaissions ni l’un ni l’autre celui de mon grand-père !

Mechla dite Micheline en France, née en 1884, élevait, elle, ses enfants.

Teofila, ma mère, que l'on appelait Toschia, avait dix-neuf ans à l'arrivée de sa famille en France, en février 1926, j'imagine que les Grynbaum ont fui, comme d'autres, la Pologne après les pogroms antisémites des années 1920. Née le 28 août 1906 à Varsovie, elle était l'aînée d'une fratrie de quatre enfants, composée de Lutek (Lucien), le seul fils, d'Ella (Hélène) et de Faige (Fanny). Une fois en France, la famille vécut dans un pavillon à La Varenne-Saint-Hilaire, en région parisienne, au moins jusqu'en juin 1938 – mes parents se marièrent là-bas –, avant d'occuper le fameux appartement de la rue Froment où je posais dans les bras de mes grands-parents. C'est également à cette adresse du XI<sup>e</sup> arrondissement que Fiszel installa son atelier de confection dans la maroquinerie. Toute la famille, mon oncle et mes tantes suivirent ses traces – mon grand-père travaillait pour de grandes marques françaises, dont Lancel –, sauf ma mère, peut-être plus rebelle. Un certificat ainsi que des photos de groupe témoignent de son passage au cours Pigier de La Varenne pour suivre des études de mécano-graphe comptable. Puis la maison Aciers et Outillage Peugeot l'embaucha à ce poste, du 7 novembre 1933 au 15 décembre 1938 (l'année de son mariage), une expérience marquée là encore par une attestation officielle, conservée par ma mère dans ses archives.

**N. TSATSKIN**

EXPERT-TRADUCTEUR-JURÉ PRÈS LA COUR D'APPEL DE PARIS  
ET LE TRIBUNAL DE LA SEINE

59, RUE HENRI BARBUSSE (5<sup>e</sup>) - TÉLÉPHONE : DANTON 79-62

Traduit du polonais et du russe  
-----

Mention des droits perçus

EXTRAIT D'ACTE DE MARIAGE N°176  
=====

Fait à Varsovie, au bureau de l'Officier de l'Etat Civil pour personnes de culte non-chrétien du 4<sup>e</sup> arrondissement (Biala), le 3/16 août 1905, à 9 heures. A comparu Chaim-Szyja Gutszechter, Rabbin, domicilié à Varsovie, 13, rue Gesia, accompagné de:

Fizel G R Y N B A U M, fiancé, célibataire, maroquinier, fils de Boruch-Lajba, décédé, et de Ryfka, née Bugarska, âgé de 28 ans, né à Varsovie, dont l'acte de naissance a été dressé dans cet arrondissement en 1877, N°224, domicilié à Varsovie, au N°1097 a,.....

et

Mechla B A U M A N, fiancée, célibataire, demeurant avec ses parents Szlama et Gitla, née Portner, âgée de 31 ans, dont l'acte de naissance a été dressé dans cet arrondissement en 1874, N°716, née à Varsovie et y domiciliée au N°2282,.....

(NOTE DU TRADUCTEUR: D'après le passeport polonais délivré à la conjointe par le Commissaire du Gouvernement de Varsovie en 1927, qui m'a été présenté, Mechla BAUMAN est née en 1884),

et de 2 témoins (suivent les noms et qualités).

Le Rabbin susnommé nous a déclaré en présence des témoins qu'à la date du 3/seize août mil neuf cent cinq (16.VIII.1905) il a béni le mariage religieux de Fizel GRYNBAUM et de Mechla BAUMAN, fiancés ci-dessus nommés. Le mariage a été conclu d'un commun accord, ayant été précédé de 3 publications des bans les 29 juillet, 5 et 12 août de l'année en cours, sans opposition. - Sans contrat de mariage.

Lecture faite de cet acte, ce dernier a été signé par les intervenants (Signatures à l'original).

Pour extrait conforme  
Varsovie, le 4 mars 1926

Le Directeur des Archives de l'Etat Civil de Varsovie:  
Signature  
Sceau des Archives de l'Etat Civil près le Tribunal  
de Varsovie

-----  
Traduit sur papier libre, à la demande des intéressés, pour tout usage autorisé par la Loi.



---

Avec mes grands-parents maternels,  
dans leur appartement, rue Froment, 8 février 1942.

Ma tante Ella, mon grand-père Fiszl,  
ma grand-mère Mechla, moi et ma mère, rue Froment.

**Ci-contre**  
L'acte de mariage de Fiszl et Mechla Grynbaum, août 1905.



---

La carte de visite de mon grand-père, à Varsovie.

La fabrique de maroquinerie fine de mon grand-père, à Paris.



---

Ma mère, à l'âge de vingt ans, 1926.  
Les sœurs Grynbaum. De g. à dr.: Ella, Fanny et ma mère.  
De g. à dr.: Fanny, ma mère, Lutek et Ella.



---

Ma mère, à son bureau chez Peugeot, 1937.

**Ci-contre**

Son attestation professionnelle délivrée par Peugeot.

ACIERS ET OUTILLAGE

# PEUGEOT

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 48.000.000 F - RÉGIE PAR LES ARTICLES 118 A 120 DE LA LOI SUR LES SOCIÉTÉS COMMERCIALES - SIÈGE SOCIAL : 22400 AUDINCOURT  
102, RUE DANTON, 92305 - LEVALLOIS-PERRET - FRANCE - TÉL. : 737.79.78

N°REP.

V°REP.

- ATTESTATION -

Nous soussignés, ACIERS et OUTILLAGE PEUGEOT,  
102, rue Danton à LEVALLOIS-PERRET (92305), attestons que Madame SZISTER  
Téofila a été employée dans nos Etablissements en qualité de MECANOGRAPHE  
du 7/11/1933 au 15/12/1938.

Fait à LEVALLOIS-PERRET, le 29 aout 1974

ACIERS ET OUTILLAGE  
PEUGEOT  
Le Chef du Personnel



R. AUBRY



---

Avec ma mère. Je porte la broche qu'elle m'avait offerte pour que je ne sois plus bavarde en classe.

Raffinée, coquette et intellectuelle. Ce sont les premiers mots auxquels je pense pour décrire ma mère, une magnifique brune aux yeux bleus, dont je possède beaucoup de photos, jeune. Sur l'une d'elles, j'apparais à ses côtés avec la petite broche qu'elle m'avait achetée, à l'âge de huit ans, pour que je ne sois plus bavarde en classe. Probablement ma mère était-elle différente de ses sœurs, par sa beauté, son caractère et ses choix professionnels, loin de la maroquinerie. Je n'en sais pas davantage sur sa vie de jeune femme avant sa rencontre avec mon père.

### **L'histoire secrète des Szister, mes grands-parents paternels**

Quand on me demande d'évoquer les Szister, que j'ai malheureusement peu connus, dont mon père, assassiné à Auschwitz en 1942, je pense à une photo, là encore miraculeuse, exposée sur le piano de notre salon, qui témoigne de leur présence, avant-guerre, en Ukraine. Tous très élégants, souriants pour certains, les Szister posent probablement dans un studio d'époque, sous le regard d'un photographe professionnel. Au premier rang siègent mes grands-parents, Daniel Szister et Ruchla Cywia, née Kagan, originaires de Rovno (Rivne) en Ukraine, jadis polonaise, non loin de Kiev. Mon père, Nuta (Nathan), l'aîné, un bel homme, lui aussi raffiné et bien mis, se tient au deuxième rang, à gauche, le regard un peu lointain.

Certains documents indiquent sa date de naissance au 29 décembre 1903, d'autres au 11 janvier 1904, il avait moins d'un an d'écart avec son frère Boris, lui, absent de la photo. À ses côtés pose son autre frère, Jean, que je connus, comme Boris, ainsi que sa sœur Cywia et son mari, placés près de mon grand-père. Ce sont eux deux qui furent assassinés avec ma grand-mère Ruchla, dans la Shoah par balles, sans avoir le temps de créer une famille<sup>1</sup>. Mon grand-père, Daniel, décéda, lui, d'une crise cardiaque, dans la rue, avant la guerre.

Je ne savais quasiment rien des Szister, jusqu'à ce que je découvre, il y a quelques années, de véritables secrets de famille. Eva, la jeune sœur de mon père – ils avaient douze ans d'écart –, assise au premier rang de la photo, à côté de sa mère, et grâce à qui je possède cette image, écrivit un jour, à la demande de son fils François, un récit. Cette tante, décédée à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, à Antibes, que nous allions voir avec Fabien – je possède une photo d'elle et d'Elsa, petite –, a accepté de raconter, en une vingtaine de pages, l'histoire des siens. Des anecdotes inimaginables, à vous donner des frissons, que j'ai pu consulter, par l'entremise de Pierre, le deuxième fils d'Eva, et de son épouse Micheline, qui m'ont envoyé la photocopie du livret. En Ukraine, à l'époque du tsar, l'armée était obligatoire durant huit ans. Les Juifs aisés se faisaient soi-disant adopter par une famille où il n'y avait pas de garçon, car s'il n'y en avait qu'un, celui-ci

---

<sup>1</sup> Entre 1941 et 1944, près d'un million et demi de Juifs d'Ukraine ont été assassinés lors de l'invasion de l'Union soviétique par l'Allemagne nazie. L'immense majorité est morte sous les balles des *Einsatzgruppen* (unités de tuerie mobiles à l'Est), d'unités de la Waffen-SS, de la police allemande et de collaborateurs locaux.

était dispensé d'engagement militaire. Ainsi, peut-être que mes grands-parents ne s'appelleraient pas nécessairement Szister, mais Zylberberg ou Zylberstein.

Par ailleurs, si l'on regarde à nouveau la photo des Szister, on aperçoit, incrusté au deuxième rang, près de Jean, le portrait d'un jeune homme. Il s'agit de Mosia, mon oncle, enlevé en 1918 à l'âge de dix-sept ans par des cosaques, contre une demande de rançon, et qui ne réapparut jamais. Mon grand-père, Daniel, était un homme aisé, des photos témoignent de sa maison familiale individuelle, rue Chopin, à Rovno. Cette histoire incroyable serait restée enfouie à jamais, comme tant d'autres.

### **Mon père, Nuta, un fils en quête d'émancipation**

Pendant des années, je savais également peu de choses sur mon père, j'avais trois ans à sa mort; ma mère restait, elle, muette sur son histoire. Probablement était-il, comme de nombreux immigrants juifs en France, en quête d'un travail stable et d'une épouse dévouée avec qui fonder une famille. Je n'en savais pas plus sur son parcours en Ukraine jusqu'à ce que le texte de ma tante Eva me révèle un passé absolument improbable. Dans sa jeunesse, il brava les interdits de sa religion en épousant une fille non juive ! Du moins, c'est ce qu'il espérait. Son père, président de la communauté de Rovno, très pratiquant, l'obligea à renoncer à cette union en

se prosternant à genoux dans le jardin familial, et à lui demander pardon! Ce n'est donc pas un hasard si mon père partit ensuite en France, mon grand-père l'ayant poussé à s'éloigner de cette jeune fille. Son frère Boris le rejoignit, espérant mener des études de droit à Paris, mais, sa candidature rejetée en tant qu'étranger, il s'installa à Toulouse. Chose étonnante, j'ai retrouvé le certificat d'inscription de mon père à l'Institut national des langues et civilisations orientales dit Langues O', signé du directeur, le 18 novembre 1929. Peut-être pensait-il suivre des études avant d'immigrer en Palestine dans les années 1930. Toutefois, il continua sa vie à Paris, en faisant les marchés ; nos archives témoignent des différents contrats de location de mon père, rue du Parc-Royal, au cœur du Marais, à Neuilly-sur-Seine, et puis au 1, rue de l'Ouest, dans le XIV<sup>e</sup>, au cœur du quartier de Montparnasse, où sa sœur Eva le rejoignit plus tard. Je dois souligner ici la force de caractère de ma tante, qui rêvait de quitter son pays pour faire, elle aussi, des études de droit à l'université, à Paris; à l'époque, seules les filles majeures pouvaient prétendre à ce statut. Convaincue de son destin, elle ne cessa d'importuner le responsable de l'ambassade à Rovno, jusqu'à obtenir un laissez-passer. « L'avenir appartient aux audacieux », lui dit-il, des mots que l'on retrouve dans le fameux livret. Mon père, lui, mena donc sa vie de jeune homme; je connais, toujours par Eva, sa liaison avec une infirmière de la Salpêtrière, avant sa rencontre avec celle qui deviendra ma mère.

---

**Page suivante**

La famille Szister en Ukraine.

De g. à dr.: mon père, Jean, Mosia (en portrait),

le mari de Cywia (rangée du haut), Ruchla, ma grand-mère,

Eva, Daniel, mon grand-père et Cywia (rangée du bas).

« RAFFINÉE, COQUETTE  
ET INTELLECTUELLE.  
CE SONT LES PREMIERS  
MOTS AUXQUELS  
JE PENSE POUR  
DÉCRIRE MA MÈRE,  
UNE MAGNIFIQUE BRUNE  
AUX YEUX BLEUS. »









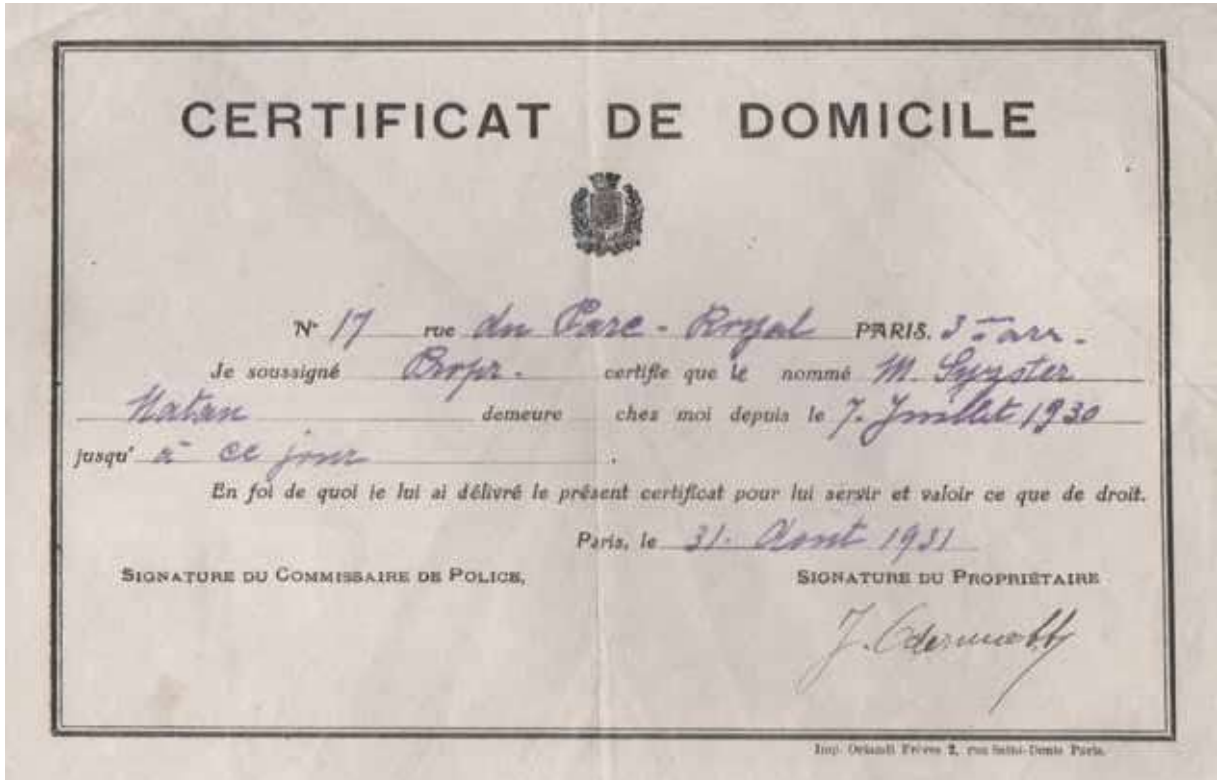
---

Ma grand-mère paternelle, Ruchla Kagan.

Mon père, jeune.

**Ci-contre**

Mon père, dans sa jeunesse.



Le bail de location de mon père, rue du Parc-Royal, à Paris, 1931.

**Ci-contre**

L'attestation du passage de mon père aux Langues O', 1929.

École Nationale  
des  
Langues Orientales vivantes

Copie

Certificat

L'Administrateur, soussigné, de l'École nationale  
des Langues orientales vivantes, certifie que Monsieur  
Szyzter, [Nata] né à Rovne [Pologne] le 14 décembre 1905  
inscrit comme élève de 1<sup>ère</sup> année du cours d'a  
littéral de ladite école pour l'année scolaire 1928-

Fait à Paris, le 19 novembre 1929

(Lieu ou lieu)  
École ~~Nationale~~  
Langues orientales  
vivantes

Paul Boyer.

à l'original

19 NOV 1929

Monsieur



*Handwritten text, possibly a date or name, located in the bottom right corner of the image.*

UNE FAMILLE  
JUIVE DANS  
LES AFFRES  
DE LA SHOAH



## Chapitre II

### Le bonheur familial au 1, rue de l'Ouest

« N

ice, le 19.6.38, à 11 heures, devant le casino au bord de la mer », écrivait ma mère au dos d'une photo de son voyage de noces. Plusieurs archives témoignent du séjour

de mes parents sur la promenade des Anglais, puis à la frontière italienne, ainsi que de leur mariage, quelques jours avant, le 12 juin 1938, à La Varenne-Saint-Hilaire. Je ne connais pas le contexte de leur rencontre, peut-être s'agissait-il d'un mariage arrangé, ni ce qui les a réunis, mais ils partageaient sûrement une certaine fibre artistique. Miracle absolu, je possède un dossier entier de dessins de ma mère, réalisés dans sa jeunesse à Varsovie, signés Grünbaum, qui montrent son incroyable talent, notamment pour les images d'inspiration Art déco. Mes tantes Ella et Fanny, qui, elles, ne se sont jamais mariées, les avaient

conservés jusqu'à leur décès, dans l'appartement de la rue Froment, qui n'a pas été pillé, contrairement à celui de mes parents au 1, rue de l'Ouest. D'après ma tante Eva, mon père possédait lui aussi un don pour le dessin, si bien qu'il concevait pour sa sœur des cartes de géographie. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il fréquentait sûrement, adulte, *La Coupole* à Montparnasse, une brasserie qui accueillait de célèbres artistes, eux aussi immigrés juifs, russes et polonais, dont Marc Chagall. Comme il n'y a pas de hasard, ma mère m'a transmis sa passion de l'art et du dessin, j'ai conservé à mon tour un dossier de mes dessins d'enfance. Puis, à la retraite, j'ai suivi pendant trois ans les cours de l'École du Louvre, un immense bonheur pour moi qui avais fait carrière en tant que chirurgien-dentiste.

Mes parents vivaient ainsi, jeunes mariés, au 1, rue de l'Ouest, à Montparnasse, au premier étage, dans l'appartement qu'habitait déjà mon père. *Schmates*, tout le monde connaît ce terme qui désigne en yiddish le tissu ou le chiffon. Comme d'autres immigrés d'Europe de l'Est, mon père tenait un magasin de vêtements pour hommes, au rez-de-chaussée, à son adresse, qui s'appelait *Au Petit Bénéfice*, mais une autre entrée se trouvait 94, avenue du Maine. Par ailleurs, il était associé un temps avec son frère Jean qui, lui, travaillait boulevard de Grenelle, et ce, même après-guerre.

---

**Ci-contre**

Deux dessins réalisés par ma mère, dans sa jeunesse, à Varsovie, dont l'un montre déjà la place du piano dans sa vie.






---

Le faire-part de mariage de mes parents.

**Ci-contre**

La ketouba de mes parents, signée par l'association consistoriale israélite de Paris.

# ASSOCIATION CONSISTORIALE ISRAËLITE DE PARIS

Temple de la  Yvernonne St<sup>e</sup> Hilaire

7814

## כתובה

בשנת תשס"ג בשבוע השלישי לחדש אדר ל  
 שנת חמשה אלפים ושש מאות תשס"ג לבריאת עולם לבנין  
 שאנו מניין כאן בעיר פאריז א"ך ר' אברהם אבנר ב  
 אב"ד ליה לחדא בהולתא אברהם אבנר  
 בת ר' אברהם אבנר בת ר' אברהם אבנר  
 משה וישראל ואנא אפלה ואוקור ואיזון ואפרנס יתיבי בהלכות גוברין יהודאין  
 דפלהין ומוקרין וזנין ומפרנסין לנשיהון בקושטא ויהיבנא לויכי סהר בהולוכי  
 כסף וזוי מאהן דחזוי לויכי מדאורייתא וסמוניכי ובסוהיכי וסיפוקיכי ומיעל לזוהיכי  
 כאורח כל ארעא ועביאת סדה תשס"ג בהולתא דא ודוה  
 ליה לאנתו ודין נדוניא דהנעלה ליה מבי אבוה בין בכסף בין בדהב בין  
 בהבשויטן בכאני דלבושא וכשימושא דערסא חמשיין לטרון ועבירי תשס"ג  
 חתן דגן והוסף לה כן די ליה עיד חמשיין לטרון  
 כך הכל מאה לטרון וכך אסר ר' אברהם אבנר חתן דגן  
 אחריות שטר כתובתא דא והוספתא דין קבלית עלי ועל יהתי בהראי להתפרע  
 מכל שפר ארג נכסין וקניטון דאיה לי החות כל שטיא דקנא ודעתוד אנא למקנא  
 נכסין דאיה לתון אחריות ודלית לתון אחריות כלדון יהודין אחראין וערבאין לפרוע  
 סנהון שטר כתובתא דא והוספתא דין ואפילו סן גליטא דעל כהפא בחיזים ובטוח  
 סן יונא דגן ולעולם ואחריות שטר כתובתא דא והוספתא דין קבל עלוי די  
 חתן דגן כחוסר כל שטרי כתובות והוספתות תשס"ג  
 דנחטון בבנות ישראל העשויין כהיקון חול דלא כאסטכתא ודלא כשופסי  
 דשטרי וקניטא סן ר' אברהם אבנר ב  
 חתן דגן למיה אברהם אבנר  
 בה ר' אברהם אבנר בהולתא דא בכל סה דכהב ומפורש

חתן אברהם אבנר

לעיל במטא דבשר למקנא ביה הכל שרוד וקיים  
 עדים  
 פסח אברהם אבנר אברהם אבנר  
אברהם אבנר אברהם אבנר

### KETOUBA OU ACTE DU MARIAGE RELIGIEUX

Aujourd'hui, treizième jour du mois de Sivan  
 de l'année 5768 de la création du monde (Dimanche 12 Juin 1908), les époux  
Muta Szister et Thérèse Grynbaum  
 se sont présentés devant nous, à l'effet d'obtenir pour leur union, la consécration religieuse et la bénédiction  
 de Dieu.

En présence de Dieu, et dans le temple consacré à son culte, après la récitation des prières d'usage, après  
 avoir indiqué aux deux époux les devoirs qu'ils auront à remplir dans leur vie nouvelle, après les avoir  
 bénis au nom de la Religion et avoir appelé sur eux les faveurs du Ciel, nous les déclarons unis par les liens  
 du mariage, CONFORMÉMENT A LA LOI DE MOÏSE ET D'ISRAËL הכל משה וישראל

GRAND RABBIN DE PARIS  
A. S. G.



---

Le mariage de mes parents, à la Varenne Saint-Hilaire, 12 juin 1938.  
De g. à dr.: Lutek, Fanny, Ella, Mechla, ma mère et Fiszel.

De g. à dr.: Mon père, Boris, son épouse, Jean et Eva.

**Ci-contre**

Mes parents, lors de leur voyage de noces à Nice.





---

Mon père, avant-guerre, dans son magasin, *Au Petit bénéfice*.  
Avec ma mère et sa vendeuse dans notre magasin, après-guerre.

**Confection pour Hommes, Dames et Enfants  
et sur Mesure**

PANTALONS — CHEMISES — BONNETERIE — CUIRS — IMPERMÉABLES

ARTICLES DE SPORT  VÊTEMENTS DE TRAVAIL

**Au Petit Bénéfice**

94, Avenue du Maine  
1, Rue de l'Ouest, 1

Tél. : Ségur 34-60

R. C. Seine 522.902

PARIS - 14<sup>e</sup>



Les cartes de visite de notre magasin.  
Dans les années 1970, le nom a changé en West 1.

Quatorze mois après le mariage de mes parents, je vins au monde, le 3 août 1939, à la clinique Marie-Louise, dans le IX<sup>e</sup> arrondissement de Paris, et ce qui n'a rien d'anodin, un mois avant la déclaration de guerre de la France à l'Allemagne nazie. Plus incroyable encore, je possède les fils de suture de ma mère, retirés par le D<sup>r</sup> Walter, gynécologue-obstétricien, et restés dans notre appartement, pillé pendant l'Occupation. Par ailleurs, chaque chambre de la clinique portait un nom de fleur, je vivais ainsi mes premiers instants de nouveau-née dans celle dédiée aux anémones. Trois ans plus tard, mon père, interné au camp de Beaune-la-Rolande, nous envoya, à ma mère et moi, le 27 juin 1942, la veille de sa déportation à Auschwitz, une carte de vœux, ornée d'un bouquet d'anémones, avec ces mots bouleversants : « Aux souvenirs pour l'anniversaire à ma petite fille Jacqueline, notre trésor, de son papa qui part du camp Beaune, pour quelque part, dans une destination inconnu, et qui espère de revenir pour sa anniversaire.» Ce sera son dernier envoi, la veille de son départ « vers une destination inconnu », pour s'assurer de me souhaiter, quoi qu'il arrive, mon anniversaire, le 3 août 1942.

---

**Ci-contre**

Le faire-part de ma naissance.

Avec mes parents à Dinard, trois semaines après ma naissance.

Notre unique voyage à trois.

Monsieur et Madame Szister  
sont heureux de vous faire part de la  
naissance de leur fille Jacqueline.

Le 3 Août 1939

94, Avenue du Maine  
Paris (14<sup>e</sup>)





---

Moi, à l'âge de huit mois.



---

Moi, à quatorze mois.



aux  
 parents  
 P. Anisson a ma mère  
 fille Jacqueline née le  
 3 août de son père qui  
 part dans un camp pour  
 et qui sera de retour le 27/6/42  
 unisson



A. Suster A. S. Camp Beaune La Rolande  
 papa Nina, carte écrite le jour  
 de sa déportation à sa fille. Chérie  
 les bras autour de son cou grande et tendre  
 maman

La carte aux anémones de mon père, envoyée la veille de sa déportation à Auschwitz, avec ses vœux pour mon anniversaire du 3 août 1942.

L'enveloppe de la carte transmise par mon père, de Beaune-La-Rolande, la veille de sa déportation. Et le mot écrit par ma mère, derrière l'enveloppe, en souvenir.

« AUX SOUVENIR  
POUR L'ANNIVERSAIRE  
À MA PETITE FILLE  
JACQUELINE,  
NOTRE TRÉSOR,  
DE SON PAPA QUI PART  
DU CAMP BEAUNE,  
POUR QUELQUE PART,  
DANS UNE  
DESTINATION INCONNU. »

Soixante-dix ans plus tard, en 2012, l'extraordinaire carte de mon père fut présentée dans l'exposition *Je pars demain... Été 42 : les dernières lettres*, consacrée aux derniers écrits des internés des camps de Pithiviers et de Beaune avant la déportation, au CERCIL – Musée-Mémorial des enfants du Vél' d'Hiv' – d'Orléans, présidé par Hélène Mouchard-Zay. Un hommage que ma mère ne vit, hélas, jamais, elle qui achetait souvent des anémones, qu'elle faisait fleurir à côté des plantes de notre salon à Montparnasse. Elle entretenait également le souvenir de la carte postale des anémones, je me souviens d'une carte, du 28 août 1950, qu'elle avait achetée où j'avais moi-même écrit un petit mot, pour lui souhaiter, à elle, « bon anniversaire ».

### **De la rafle du billet vert à Auschwitz**

De Beaune-la-Rolande, mon père écrivit cette carte de vœux, mais surtout des lettres, soumises au service de censure du camp, chargé de contrôler la correspondance des détenus. « Ma petite Toschia chérie et ma petite Jacqueline, notre trésor... », disait-il, en tête de la plupart d'entre elles. Son écriture, parfois illisible, souvent truffée de fautes d'orthographe, ne possédait pas l'élégance de celle de ma mère, qui maniait un français irréprochable, mais je garde précieusement ses lettres, une trentaine, reçues au 1, rue de l'Ouest, qui m'ont été remises en 1995, par ma tante Fanny avant sa

mort. Dans l'une d'elles, mon père écrivait, alors qu'il était toujours interné, qu'il avait appris le décès de sa belle-mère, Mechla, et qu'il était désolé de ne pas avoir pu assister à son enterrement. Je possède également des photos de mon père au camp, des archives inestimables, où il se tient seul et avec d'autres détenus, faussement souriants, qui ne savent alors rien de leur futur sort. Dans le cadre d'une autre exposition au CERCIL, en mai 2019, dédiée cette fois aux hommes de la rafle du billet vert, ma petite-fille Julianne a posé devant la photo de son arrière-grand-père Nuta, au camp. Je reste extrêmement émue quand je pense à cette image qui nous lie tous les trois.

De fait, l'internement de mon père à Beaune-la-Rolande, l'antichambre d'Auschwitz, n'est pas dû à une dénonciation. Il appartenait aux « hommes du billet vert ». Le 14 mai 1941, il se présenta, comme d'autres Juifs étrangers, au commissariat de la rue Boyer-Barret dans le XIV<sup>e</sup> arrondissement. Son nom, celui de ma mère et le mien figuraient sur les registres du recensement des Juifs, effectué à partir de septembre 1940 par les autorités françaises, sur ordre de l'occupant allemand. Il faisait sûrement partie de ceux qui croyaient en la France, persuadé d'être protégé par sa terre d'accueil, en se rendant à cette simple convocation, pour « examen de situation ». Comme des centaines d'autres Juifs étrangers, il avait été engagé volontaire dans l'armée

française, en 1940, à Barcarès, dans le sud-ouest, pour défendre sa patrie d'accueil contre la menace nazie. Je conserve précieusement une photo très émouvante, avec son beau-frère Lutek, lui aussi engagé volontaire, qui trônait au mur de l'appartement de mes grands-parents maternels, rue Froment. On aperçoit cette image en arrière-plan de la photo où je pose avec eux, enfant, que j'évoquais précédemment. Malgré son engagement pour la France, la terrible rafle du billet vert, de la couleur de la convocation délivrée, attendait mon père ce 14 mai. Les hommes, les seuls concernés par l'arrestation, se retrouvaient enfermés dans différents lieux de rassemblement sans jamais en ressortir. Cette première grande opération menée en France, avant celle du Vél' d'Hiv', emporta 3 747 personnes, conduites à la gare d'Austerlitz, puis internées dans les camps de Pithiviers et de Beaune-la-Rolande.

D'après Micheline, la femme de mon cousin, Eva n'appréciait pas trop ma mère, je le sus plus tard, particulièrement à cause d'une histoire à Beaune-la-Rolande. Il semblerait que l'infirmière qu'avait fréquentée mon père aurait pu l'aider à s'évader par la technique des paniers de linge sale, sortis du camp, elle possédait un complice à l'intérieur. Il refusa par respect pour ma mère, et ma tante lui en voulut.

Toutes les victimes de la rafle du billet vert furent déportées à Auschwitz en 1942, par les convois n<sup>os</sup> 4, 5 et 6. Mon père monta, lui, dans le convoi n<sup>o</sup> 5 du 28 juin 1942. Il avait trente-huit ans à son décès au camp d'extermination, le 17 août 1942.

Un document du conseil général de la République populaire de Pologne, transmis à ma mère le 12 mai 1953, atteste de sa déportation et de son décès à Auschwitz, et de sa nationalité polonaise.





---

Mon père avec ses compagnons déportés,  
à Beaune-la-Rolande, 1941-1942.

**Ci-contre**  
Mon père et mon oncle Lutek, tous deux engagés volontaires,  
à Barcarès, 1940.

Camp du Beanne la Polande N14 Mardi le 14/4 42  
Ma petite Toinka chérie et ma petite Jacqueline notre femme  
J'ai bien reçu ta lettre du 18/4 merci beaucoup, oui, mon amour  
Toinka chérie, aujourd'hui il y a 11 mois que j'ai été séparé  
de toi et de notre cher enfant, ce est bien triste  
quand je pense, que tant araché de vous sans savoir  
pourquoi, me j'ai vu avec l'espoir que à la fin les  
anciens combattants vont être relâché, ou commencent à  
étudier notre situation et j'ai l'espoir que nous les  
combattants vont être libéré prochainement, enfin il fait  
surtout et espère que nous aurons des jours meilleurs  
Je suis content mon amour Toinka chérie que tu  
va avec Jacqueline à la maison, oui, la pauvre  
comprendra déjà, elle aime bien sa maison elle  
est à son aise et elle dans sa chambre, pour  
l'enfant déjà à son aise elle s'occupe déjà, de ne pas  
pouvoir voir son père que l'aime plus que sa vie.  
Oui, ma petite Toinka chérie cette enfant me donne  
le courage de supporter les souffrances de notre séparation  
et j'ai vu avec l'espoir, que en cette enfant que  
est le plus cher pour nous, nous retrouverons notre  
recompense et satisfaction à l'avenir, oui, nous protéger  
Toinka chérie tu me parle de la photo, oui, cette  
photo me prouve combien j'ai été triste, me quoi ven  
tu, tant araché de toi et de notre cher enfant, j'ai  
ne peut pas être autrement que triste, me du courage  
mon amour Toinka chérie Dieu me rendra en bonne  
santé du front de ma vie et tu es exposé plusieurs fois  
en danger, espère que cette fois-ci, cette fois-ci et  
triste passage, restera pour nous que une mauvaise  
souvenir, et quand j'irai vers vous j'aurons des  
photos avec toi.

le 2/6 42

Ma petit Toinka chère et mon cher enfant Jacqueline  
notre fleur!

J'ai bien reçu aujourd'hui ta lettre recommandée avec la  
copie, me j'ai demandé de m'envoyer la copie que  
je t'envoie que cette legalize par le C<sup>an</sup> du Camp.  
Je n'avais du peu sur moi. Je sais content que  
Jacqueline notre papa va venir et que tu a sorti  
la femme avec elle, Toinka chère un damn rindha  
de verre soop avri que M<sup>re</sup> Wajoblat 300, et tu sera  
bien aimable, verre, au porteur de cette lettre ou un verre  
de moi soop. j'ay besoin faire quel-que chose, donc  
cette argent la rakhira par ces deux femme que tu  
la impatience. Toinka chère tu tachera de me  
envoyer une autre lettre recommandée avec la copie  
que j'ai te demande, j'ai la comprende chère que la  
lettre du Lutek ne nous affecte bien paisible  
ma amant Toinka chère il faut être calme  
et espère que nous nous retrouverons tas ensemble  
en bande sans la femme du Campet avec les  
enfant ont parti chez Berenice, chaque fait comme  
un corvins, enfin vivons avec l'espérance que Dieu  
nous protègera, des tels malheur, nous avons passé  
pas mal, et espérons que le beau va pour nous  
commence, le calé j'ai bien reçu, me ne m'envois plus  
des fruit, tu m'envoiera encore une chemise, me me  
fait plus de chendatol, ce tu prende les sauf  
et du matière que, j'ai pauser me passe, tu peut  
envoyer a place du maes par 1/2 kilo. merci pour les  
beige de Michell, Beckin, Kertin, Welt, j'ai crois  
que Ghuchel est probablement parti chez Berenice



---

Mon père, seul, au camp de Beaune, 1941.

**Pages précédentes**

Deux lettres de mon père, envoyées de Beaune-la-Rolande, datées du 14 avril et 2 juin 1942, marquées du tampon de la censure.



---

Julianne devant le portrait de son arrière-grand-père,  
CERCIL, 2019.



**NOTRE PÉRIPLÉ  
EN ZONE LIBRE**



## Chapitre III

### Le chocolat qui nous sauva la vie

**N**ous ne savions évidemment rien, ma mère et moi, de l'abominable sort réservé à mon père, une fois parti de Beaune-la-Rolande. De notre côté, nous n'eûmes pas vraiment le temps de préparer notre départ en zone libre. Je ne connais pas la date exacte de notre fuite, probablement avant la rafle du Vél' d'Hiv' du 16 juillet 1942, à laquelle nous n'aurions sûrement pas réchappé. On doit, du moins c'est ce que j'ai imaginé, car rien n'est jamais sûr dans ce genre d'histoire, notre dénonciation à M. Litrem, le gérant de l'immeuble de la rue de l'Ouest. Dans une lettre envoyée à ma mère, le comptable qui se chargeait de payer le loyer en notre absence lui écrivait que Litrem avait demandé à plusieurs reprises où nous étions. Et qu'il menaçait de répliquer en cas de silence. « Une ordure », disait ma mère... Peut-être que

des voisins s'en mêlèrent, certains avaient, semble-t-il, crié « Arrêtez-les, arrêtez-les », un jour que mes tantes Ella et Fanny étaient venues voir ma mère.

Une nuit plutôt bizarre dans une herboristerie de la rue Froment, en face de l'immeuble de mes grands-parents. C'est le premier souvenir que j'ai de cette période avant de franchir la ligne de démarcation, ma mère, prévenue de la dénonciation, n'eut pas d'autre choix que de fuir en pleine nuit. Je me rappelle juste que le magasin existait encore après-guerre, je le voyais sur le chemin de l'école. Ensuite, je ne connais de notre voyage, d'un train à l'autre, que des bribes par ma mère; elle fit preuve d'un courage exemplaire durant tout notre périple.

Les beaux-parents de ma tante Eva – elle avait rencontré son époux, Léo Zonenstein, au mariage de son frère Jean, il n'était autre que le frère de Tonia, la mariée – possédaient une usine de tissus à Lyon, ce qui nous incita à les rejoindre, en zone libre. Mais le chemin fut long avant d'arriver à Vierzon, la plus grosse ville sur la ligne de démarcation. Ma mère racontait qu'un soir, avant d'arriver à destination, elle se fit arrêter et emmener au commissariat de police. Là-bas, elle dit aux agents que j'avais besoin d'aller aux toilettes, et s'échappa en pleine nuit ! Débrouillarde, elle se cacha autour d'une gare, « près d'un abri à outils au bout d'un quai », quand un cheminot lui demanda :

« Que faites-vous là, mon petit ? » Franchir la ligne de démarcation, rien d'autre ne lui importait. Alors, ma mère donna de l'argent à cet homme sorti de nulle part, qui promit de revenir à 4 heures du matin. Puis un autre cheminot débarqua, demandant à son tour : « Que faites-vous là, mon petit ? » Sans prendre peur, ma mère lui répondit qu'on lui avait dit d'attendre et qu'on l'aiderait à monter dans un train de marchandises, pour franchir la fameuse ligne. Sauter dans le train, il n'y avait pas d'autre choix. Mais comment sauter dans un train, haut, avec un enfant dans les bras? Surtout quand vous voyez, au bout du quai, des Allemands avec leurs chiens. *Fertig*, « prêt » en allemand, ma mère n'attendait que le signal de départ du train pour être soulagée. Aidée par l'homme providentiel, elle se jeta donc dans un wagon qui transportait de la farine, si bien que sa tenue, une robe et un voile noirs, portés en signe de deuil pour sa mère, fut couverte de blanc! Par ailleurs, ma mère portait ce jour-là son étoile jaune, cachée par son voile qui descendait sur le tissu. La mienne est restée intacte, avec le tissu autour, je n'avais pas l'âge pour la porter<sup>2</sup>. Je les garde encore dans un placard, souvenirs terribles de cette époque.

À ce moment de notre fuite, ma mère craignait que moi, sa petite fille de trois ans ou presque, je me mette à crier ou à pleurer, durant le voyage en train. « Pourquoi ne pas la gaver de chocolat ? », se dit-elle, pour s'assurer de

---

<sup>2</sup> La 8<sup>e</sup> ordonnance du 29 mai 1942 impose, à tous les Juifs âgés de plus de six ans habitant en zone occupée, le port de l'étoile jaune.

mon silence. Mais ce trop-plein de chocolat déclencha en moi, au terme du voyage, une urticaire géante que l'on devait soigner rapidement. J'étais malade! Comme le hasard n'existe pas, ce jour-là, la chance frappa à notre porte en la personne d'un médecin, Charles Faguin, qui nous reçut à l'hôpital de la ville de Bron, près de Lyon. Je me souviens d'une image, celle de mes mains qu'on avait attachées pour m'empêcher de me gratter, à cette époque je suçais encore mon pouce. La chance frappa à notre porte, car non seulement le D<sup>r</sup> Faguin me soigna, mais il nous mit à l'abri dans un hôtel à Bron, situé en face de l'hôpital psychiatrique du Vinatier. Durant environ huit mois, il veilla à notre survie, au quotidien, offrit à ma mère un travail de femme de ménage dans l'hôtel et de faux papiers. Désormais, elle s'appellerait Thérèse Sisthère, son nom ayant été francisé. Je possède également la correspondance de ma mère, après-guerre, avec le D<sup>r</sup> Faguin et son épouse, qui témoigne de leur amitié constante. Je n'oublie pas non plus la générosité de la femme du médecin, qui donna à ma mère une croix à porter autour du cou, en complément de ses faux papiers.

D'autres personnes vivaient cachées dans notre hôtel, nous fîmes ainsi la connaissance de M. et M<sup>me</sup> Gentil, un couple sans enfants, dont j'ignorais totalement les origines, et qui se promenaient avec ma mère dans les jardins de l'hôpital du Vinatier.



---

Ma mère, moi, et mon nœud dans les cheveux, Lyon, décembre 1942.

Avec ma tante Eva, lors de notre séjour à Bron.

**Page suivante**

La lettre sur Litrem, le gérant de notre appartement,  
envoyée à ma mère, au 1 rue de l'Ouest.

*Madame SZISTER*

*7, Rue Froment, 7*

PARIS

(11°)

Chère Madame,

Je réponds à votre lettre du 4 courant avec un  
je m'en excuse, je suis très malade depuis plus de trois

En effet, je suis allé à trois reprises voir vo  
un drôle de coquin du nom de LITREM, 2 rue de Vanves, pou

loyer de votre appartement de la rue de l'Ouest pour le t  
vier 1944. M. LITREM a refusé sous le prétexte que vous é

les allemands éient venus pour vous arrêter. Il prétendait  
Je lui donne votre adresse pour vous faire arrêter, me men

faire interner si je lui refusais; de même qu'il voulait  
se du refuge de vos deux soeurs à Paris. N'étant pas au s

Allemands, je n'avais pas de renseignements à fournir à u  
agents. Je vous assure, chère Madame, que j'ai tout fait

chir; il n'y avait pas de scellés chez vous à ce moment l  
lui qui avait les clefs de l'appartement que vos soeurs,

d'affolement, lui avaient remises. J'aurais pu sauver un  
lier, même d'accord avec le service allemand près duquel

une démarche; il avait été convenu que je pourrais enleve  
photos et les affaires de votre petite fille. Monsieur LIT

dans votre appartement tout ce qu'il a voulu après quoi c

10 Dr. Weidmann, Avenue

qui est allé au service allemand réclamer la pose des scellés et  
peu de temps après l'évènement de votre mobilier. Quant à la locati  
j'étais au courant qu'un de ses amis avocat au service du conten-  
tieux allemand, devait reprendre votre appartement, mais j'ignore  
si ce complice était Français ou Allemand.

J'ai la conviction, non pas la certitude, que vous  
retrouveriez des objets à vous dans l'appartement de ce coquin.  
Vous n'avez qu'à vous emparer de cet appartement comme il s'est  
emparé du votre puisqu'à son tour lui et son avocat sont en fuite.  
Allez donc au Comité de Libération à la Mairie du 14<sup>e</sup> Ar. expliquez  
votre cas, ils ont pouvoir de faire perquisition et de vous attri-  
buer son appartement. Je regrette d'être cloué au lit, de ne pou-  
voir aller à Paris m'occuper de votre affaire.

J'espère que vos sœurs se portent bien et doivent être  
heureuses, malgré votre malheur, que vous soyez revenue avec cette  
chère petite gosse que j'aurais eu beaucoup de plaisir à revoir.  
Madame Hebert ira un de ces jours vous dire bonjour.

Présentez à mesdames GRYNBAUM les bons souvenirs de leur  
ancien Administrateur et embrassez bien fort de ma part votre chère  
petite.

Recevez, Madame, l'assurance de ma parfaite considération

*P. Hebert* q. br. des Hautes  
Nidiph. Eugénie 2850

P. S. Tenez-moi au courant de vos démarches, un  
mot de vous me fera plaisir. *Ch*

*P. Hebert*

ÉTAT FRANÇAIS  
CARTE D'IDENTITÉ

N° 4708

Nom Sistère

Prénoms Chérie

Domicile avenue C. Roussel 86

Profession employée la Bureaux

Née le 28

à Paris Dp: Seine

filie de Ernest

et de Bonnie Mich

Nationalité française

Signature du titulaire,  
T. Sistère

Empreinte  
digitale



IMP. CHAIX 19 CRÉ VITTON LYON

SIGNALEMENT

Taille 1m53

Visage arrondi

Teint clair

Cheveux châtains

Moustaches —

Front ordinaire

Yeux bleus

Nez maigre

Bouche d'

Menton arrondi

Signes particuliers —

Changements de Domicile

Timbre  
humide

Timbre  
humide

Bray, le 2 juin 1943

Le Maire de la commune  
ayant établi la carte.



Ernest



---

Charles Faguin, notre premier sauveur,  
nommé Juste parmi les Nations et son épouse.

**Ci-contre**  
La fausse carte d'identité de ma mère,  
devenue Thérèse Sisthère.



---

Ma mère a entretenu, après-guerre, une correspondance avec la femme du D<sup>r</sup> Faguin.

La croix donnée à ma mère, par M<sup>me</sup> Faguin.



le 27 juin 1945

Cher Madam,

vos parents bien souvent à vos et  
 vos demandes au oncle si vous  
 avez par hasard des nouvelles.  
 Nos vos avons écrit il y a pas de deux  
 mois, l'été l'été le vos est peut être pas  
 parvenu, mais croyez bien que nos le  
 vos avons pas oublié.

l'été fin est il remue de captivité,  
 au vos par un peu vos réinstallés,  
 tout doit encore être bien difficile pour vous.  
 l'été père jusqu'à dit être bien grand  
 et doit être un grand joie pour nos et  
 une gentille société.

Tout de vos donner tout de vos  
 nouvelles et réciproquement. Cher Madam, les  
 meilleurs amitiés et de vos biens plus  
 d'agréable

L. Didisheim

Le mot envoyé par les Didisheim à ma mère, inquiets du sort de mon père, 27 juin 1945.



Nos étoiles jaunes dont la mienne, restée intacte.

Le long voile noir de ma mère, qu'elle portait en signe de deuil pour sa mère durant la guerre, et qui cachait son étoile jaune.

J'appris plus tard qu'ils s'appelaient les Didisheim, des Juifs belges, lui était banquier. M. Gentil portait bien son faux nom, car il envoya, après-guerre, plusieurs courriers à ma mère, pour prendre des nouvelles des nôtres, anxieux, comme nous, de ne pas connaître leur sort. Vingt ou trente ans plus tard, j'ai cherché une trace de leur éventuelle descendance à Bruxelles, mais il n'y avait plus personne à leur adresse.

### **La ferme des Corniers, notre deuxième refuge**

Quand le danger devint trop grand à Bron, le D<sup>r</sup> Faguin se chargea de nous trouver un lieu plus sûr, à environ cent kilomètres, dans une ferme nommée les Corniers, à Vizille, qui était auparavant un restaurant. Avant de rejoindre notre nouveau refuge, probablement au début de l'année 1943, je me souviens de notre passage en pleine nuit, à Grenoble, devant l'Hôtel Suisse et Bordeaux<sup>3</sup>, situé face à la gare. La petite fille que j'étais revoit la devanture de ce très bel établissement Art déco des années 1920, mais surtout la porte tournante de l'hôtel qui me fascinait et avec laquelle je jouais avant que des résistants ne viennent nous chercher. De fait, Pierre Combe, l'hôte de « notre ferme », un monsieur de soixante-douze ans que j'appelais « Père Combe », appartenait, je l'appris plus tard, à un réseau de résistants du maquis de l'Oisans. J'entends encore le bruit, la nuit, de l'arrivée d'hommes dans la grange,

---

<sup>3</sup> L'hôtel fut le théâtre de l'Occupation allemande, de février à mars 1944, par Alois Brunner et ses hommes du *Kommando Drancy*.

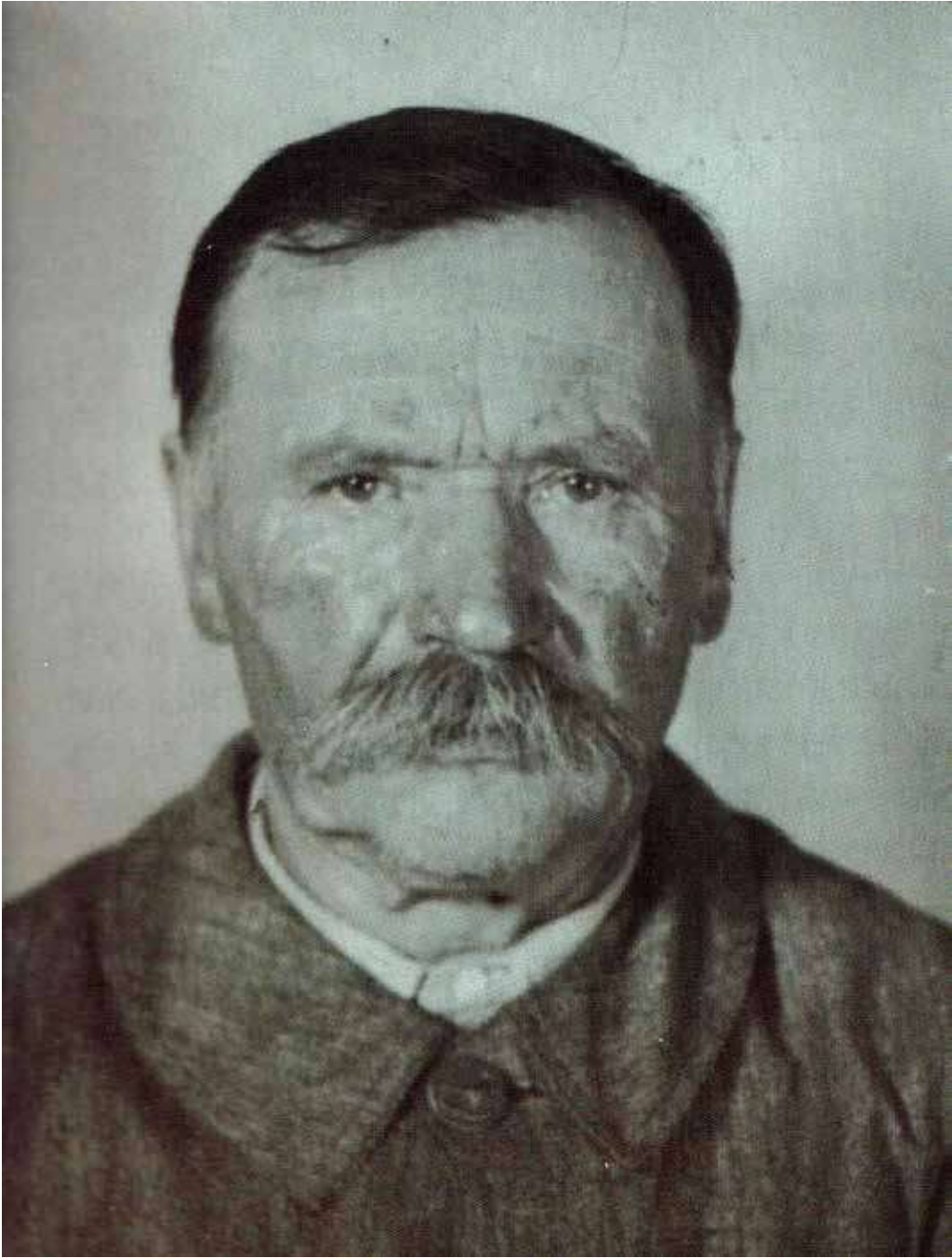
près de la pièce où nous dormions. Veuf, père d'une fille, cet homme était d'une gentillesse incroyable. « Migea la soupa », me disait-il derrière son épaisse moustache, soucieux que je grandisse comme les autres enfants du village. De cette période (1943-1944), je garde essentiellement des souvenirs heureux, dans un monde nouveau, au milieu de la nature. Je jouais avec les vaches de la ferme – je me souviens encore de leur prénom, la Maryse et la Marquise –, avec le chien Bobby, et avec les poules à qui je donnais du grain. Une fois, je coupai malencontreusement les moustaches du chat de notre fermier, mais il ne me gronda jamais. Je n'oublie pas non plus le manège de la place du village. J'aimais profondément ce lieu hors du temps. Autre anecdote incroyable de cette époque, un jour, lors d'une cérémonie d'hommage, je serrai la main d'Albert Lebrun, le dernier président de la III<sup>e</sup> République, qui, sans démissionner, laissa sa place au maréchal Pétain, le 11 juillet 1940. Je lui remis même un bouquet de fleurs ce jour-là. Après son départ forcé, il se retira chez son gendre, qui séjournait près du château de Vizille, un parc qui abritait le château Lesdiguières, où les présidents de la République passaient leurs vacances d'été.

Ma mère vivait, elle, avec bien moins d'insouciance cette période qui dura un an et demi, même si nous restions protégées. Les Didisheim partirent, comme nous, à Vizille, logés dans une autre habitation du coin.



---

À Vizille, à la ferme des Corniers, avec Bobby, le chien.



---

Le Père Combe, notre deuxième sauveur,  
nommé Juste parmi les Nations.

Parfois, Père Combe, s'il recevait des personnes de son entourage, nous faisait sortir par l'escalier arrière de la ferme, pour rejoindre par un petit chemin d'autres fermes, puis les montagnes. Par ailleurs, je garde en tête une image atroce, celle de ma mère me faisant descendre à toute allure du manège de la place du village, pour que nous fuyions, une rafle à Vizille<sup>4</sup> s'annonçait. Un autre jour, elle me serra très fort le bras, alors qu'un Allemand venait de déposer quelques pruneaux dans mon petit panier. Son accent polonais, si elle parlait, l'aurait trahie. Enfin, ma mère s'était liée d'amitié avec la boulangère de Vizille, qui, une fois sa boutique fermée, lui tirait les cartes, elle espérait obtenir une quelconque information sur mon père, dont nous ne savions plus rien. De son côté, ma mère, et j'ai récemment retrouvé l'archive, avait annoté, en rouge et bleu Caran d'Ache, une carte de France Michelin, ville par ville, sur ce qu'elle savait sûrement de l'avancée des résistants.

J'ai beaucoup aimé vivre à Vizille, auprès de Pierre Combe, il incarnait le grand-père que je n'ai pas connu. Un soir, je m'en souviens comme si c'était hier, je m'exclamais, face au ciel empli d'étoiles : « Oh, les petites lunes ! » Et lui de répondre avec sa gentillesse : « Oh, la pauvre petite, elle n'a jamais vu d'étoiles ! »

---

<sup>4</sup> Une rafle eut lieu à Vizille les 17 et 18 février 1944. Vingt-trois Vizillois furent arrêtés et torturés, puis fusillés ou déportés. C'est peut-être à cette rafle que j'ai échappé.

Le 22 août 1944, la ville de Vizille fut libérée par des Vizillois, les armes à la main, aidés par des résistants, membres des FTP (Francs-tireurs partisans), du maquis de l'Oisans et des armées alliées. Nous rentrâmes à Paris – je n'ai d'ailleurs aucun souvenir du voyage du retour –, sans savoir si nous reverrions un jour mon père, parti pour « une destination inconnu ».

### **Ma reconnaissance envers les Justes**

Longtemps, j'espérai retrouver la trace des descendants de ceux qui nous avaient cachées, de ceux qui avaient bravé les lois de Vichy, avec un courage extraordinaire, pour préserver une femme seule et une petite fille de la déportation. Un jour, j'achetai chez Gibert Joseph, l'ancienne librairie à Saint-Michel, le *Dictionnaire des Justes de France*, édité en février 2003, malheureusement, il ne mentionnait pas nos sauveurs, Charles Faguin et Pierre Combe. Je me devais de les faire nommer au rang de Justes parmi les Nations, en guise de reconnaissance. Il faut rappeler que le Mémorial Yad Vashem de Jérusalem décerne une médaille de Justes parmi les Nations aux personnes non juives ayant sauvé, au péril de leur vie, des personnes juives sous l'Occupation, comme ma mère et moi. Convaincue de ma mission, ma mère, décédée en décembre 1975, n'était malheureusement plus là pour m'accompagner dans

mes recherches, j'entrepris, dès l'année 2004, une série d'actions. Je savais que Charles Faguin avait été maire de Bron après la guerre (1947-1949), j'eus alors l'idée d'écrire à Annie Guillemot, la maire de la ville, une femme d'une grande gentillesse, pour lui confier mon histoire d'enfant cachée et mon désir de retrouver les descendants de l'ancien médecin. Il avait cinq enfants adoptifs issus d'une même fratrie, une fille et un garçon décédés et trois autres filles, Paulette Heitz, Françoise dite Francize Eskenazi et Lili Alberici, que je n'avais pas croisées du temps de ma cachette à Bron. Chance absolue, la maire me répondit qu'elle ferait des recherches pour me transmettre leurs adresses, à Lyon et à Aix-les-Bains.

En 2004, je revins pour la première fois depuis la guerre à Bron, pour rencontrer la maire et deux des filles du D<sup>r</sup> Faguin. J'appris que Paulette procurait aux groupes de résistance Veny (Action de la France au Combat), par sa fonction d'employée à la mairie de Bron, de nombreuses cartes d'alimentation et des cartes d'identité pendant la clandestinité. Elle fit preuve d'un dévouement extraordinaire. Autre parenthèse sur cette famille extraordinaire, Françoise, qui habitait à Aix-les-Bains, vint à notre domicile parisien, il y a quelques années, avec sa fille expatriée au Canada. Pour la nouvelle année 2025, j'ai reçu, dans une belle enveloppe, une carte de vœux de cette jeune

femme canadienne qui reproduisait l'attention de sa mère. Celle-ci m'envoyait, elle aussi, chaque année, une carte dessinée de sa main, elle possédait un talent fou. C'est fabuleux de garder un lien avec cette famille.

Je ne m'arrêtai pas à cette démarche pour honorer la mémoire de nos sauveurs. En 2004, je contactai le syndicat d'initiative de Vizille, une sorte d'office du tourisme, sans manquer d'évoquer mon histoire d'enfant cachée. À ce moment-là, je souhaitais réserver un hôtel, précisément sur la place du village, là où je jouais, durant la guerre, sur le manège en bois, pour faire des recherches sur les lieux de mon enfance. Chance absolue, la dame au téléphone me donna non seulement des noms d'hôtel, mais aussi les coordonnées d'une certaine Camille Michaud, présidente de la Fédération nationale des déportés et internés résistants et patriotes (FNDIRP). Cette femme, adolescente durant la guerre – son frère fut, lui, résistant et assassiné –, changea ma vie. Sa pugnacité et son efficacité m'aidèrent énormément dans ce périple. Ainsi, en 2004, quand je revins pour la première fois à Vizille, Camille vint me chercher, d'abord à Grenoble, je retrouvais ce jour-là, à la sortie de la gare, le fameux fronton de l'Hôtel Suisse et Bordeaux, resté intact. Dès mon arrivée à Vizille, je reconnus les lieux, « notre ferme » devenue le centre aéré de la ville ; je sentis de nouveau l'odeur unique des seringats, des

arbustes aux fleurs blanches, qui bordaient une des haies de la ferme, et que je plantai plus tard dans le jardin de notre appartement. Ma madeleine de Proust. Des photos témoignent de mon pèlerinage, notamment à l'entrée du tunnel qui menait des Corniers à la place du village. Dans ce retour aux origines, j'eus aussi la chance de rencontrer Denis Bellon, directeur du centre de loisirs les Corniers-Vizille, désormais un copain, qui m'offrit de raconter mon parcours dans le journal des Amis de l'histoire du pays vizillois.

Durant ce séjour, j'espérais avant tout retrouver les descendants de Pierre Combe, décédé en 1955 ; malgré notre visite au cimetière de la ville, aucune tombe à son nom n'apparut sur notre chemin. Le lendemain, nous partîmes, Camille et moi, sillonner les cimetières des villages voisins, jusqu'à croiser un magnifique caveau familial avec plusieurs noms, dont celui de mon sauveur. Ce fut une vive émotion pour moi de me tenir face à la tombe de celui qui m'avait accueillie comme sa petite-fille, au péril de sa vie. Camille m'aida à poursuivre l'enquête, ce qui lui permit de découvrir l'existence d'une dame très âgée, dénommée Armande Genin-Gonthier, domiciliée dans une maison de retraite à Pont-de-Claix, en Isère, qui n'était autre que la petite-fille de mon cher Pierre Combe ! Leurs premiers échanges furent plutôt tendus, cette femme ne me connaissait pas et ne comprenait pas le

sens de ma démarche, soixante ans après. Elle pensait peut-être que je venais réclamer de l'argent ou quelque chose comme ça...

En août 2004, je revins à Vizille assister aux commémorations des soixante ans de la Libération de la ville, reçue par le maire Alain Berhaut. Un article dans *Le Dauphiné Libéré* du 22 août rappelle ce souvenir avec Sylvain et Camille. On m'avait même conviée à la tribune, au milieu des Jeep et des tanks. À ce moment-là, je revis pour la première fois Antoinette Sinet-Baron dite Nenette, veuve Villard, une voisine de la ferme, qui se souvenait très bien de moi. Marie-Louise, sa sœur aînée, décédée, maman d'un petit Pierrot avec qui je jouais, connaissait également ma mère. Mais je pus surtout, grâce à la ténacité de Camille, rencontrer la fameuse Armande, si réfractaire à ma venue. Elle ne comprenait pas ma démarche, mais, heureusement, je possédais de précieuses archives, dont des photos à la ferme avec son grand-père. Le jour de ma visite, je lui montrai enfin les preuves de mon séjour aux Corniers, qui avait été si important pour moi... Armande s'excusa d'avoir douté de mon histoire, elle ne connaissait pas les activités de résistant du Père Combe. Ce fut un moment très émouvant pour toutes les deux.

---

**Ci-contre**

Paulette, la fille du Père Combe,  
fut une résistante exemplaire.

F. F. I.  
FRANCE AU COMBAT  
—  
GROUPES VÉNY  
—  
ÉTAT-MAJOR  
—  
N° 322  
-----

C.G. Mai 1945

-----  
A T T E S T A T I O N  
-----

Le Commandant des Groupes VÉNY ( Action de la France au COMBAT ) certifie que :

- Mademoiselle RAIMBOUD Paulette , 135 Route Nationale à BRON  
Née le 5 Avril 1924 à St-FERREOL (Hte-Savoie)

Par sa fonction d'employée à la Mairie de BRON ,  
a procuré nombreuses cartes d'alimentation et cartes d'identité  
pendant la clandestinité . A en outre assuré la diffusion de  
tracts et de journaux.

Mademoiselle RAIMBOUD a fait preuve jusqu'à la  
Libération de notre territoire d'un dévouement les plus  
désintéressé.

F.O.

LE CHEF D'ÉTAT MAJOR :





---

Mon retour à Vizille, près du tunnel  
qui mène à la ferme des Corniers, 2004.



---

Avec mon amie Camille Michaud,  
près du caveau familial des Combe, 2004.



---

La ferme des Corniers, aujourd'hui.

**Ci-contre**

Les célébrations du soixantième anniversaire  
de la Libération de Vizille, août 2004.

Avec Sylvain et Camille Michaud dans *Le Dauphiné Libéré*,  
à l'occasion du soixantième anniversaire de la Libération  
de Vizille, le 22 août 2004.



## VIZILLE

### LA LIBÉRATION

# Un retour vers le souvenir



**N**os regards se portent au lieu vers cette date du 22 août 1944, date illuminée de la délivrance.

Il faut d'abord tout aujourd'hui fermement à ce souvenir. À ce souvenir impérissable de cette journée où les résistants du Maquis, ils se reconnaissent en cette journée du 22 août 1944. Ils sont peu nombreux, mais ils ont le droit d'apporter le témoignage et leurs souvenirs lors des actions de combat. Un témoignage pour la vérité, la justice sur la route de la délivrance. À travers votre commémoration de la libération de Vizille, une personne n'a pas oublié ces événements : Jacqueline Bismuth, née Baster en 1930. Elle avait cinq ans en 1944. Assistée par Camille Michaud, présidente de la FNHRD, elle est revenue à Vizille depuis 1944, afin de se remémorer certains événements de cette époque, mais à l'école de sa mère, soit à des heures dans le but d'avoir des sessions claires, des verbatim de séance.

En 1944, elle est arrivée aux Corners, dans une ferme isolée par Pierre Coisne dit le "Père Coisne" décédé en 1955, avec sa mère venant de Paris.

Vous qui en l'avez été état juive, d'une mère polonoise et d'un père ukrainien. Celui-ci a été déporté et déporté pour une destination inconnue

en 1942 et à ce jour, c'est l'absence malgré de nombreuses recherches. Afin de ne pas subir le même sort, ils partent en direction de Lyon dans la famille. Mais la situation reste délicate. Par coïncidence, elles rejoignent les Corners à Vizille, sous la protection de Dr Fagniez, maire de Bron, en la ferme de son ami Pierre Coisne. Et là, en ce lieu, c'était le refuge pour des résistants, des maquisards, la période des brisards, l'élaboration de programmes d'intervention. C'était la vie de la ferme à cette époque qui

depuis a sombré dans l'oubli. Néanmoins un après, Jacqueline Bismuth redécouvre ce lieu qui est aujourd'hui le bâtiment qui accueille le centre néo des Corners. Avec une émotion certaine, elle était émue devant que ce 22 août 1944 était une date inoubliable au-delà de la libération de Vizille d'avoir pu vivre libérée. Et depuis ce séjour, Jacqueline Bismuth a pu apprécier la restauration historique de la Bastille au sein de la commune de Vizille en la personne de Camille Michaud.

**Marbrerie du Sud Est**

- Grand choix d'articles funéraires -  
- Devis gratuits pour tous travaux -

**Caveaux - Pose en 24 h - Monuments**  
**"Pompes funèbres 24 h/24"**

Conditions exceptionnelles sur les devis et pompes  
107 rue Jules Ferry - 34220 VILLERIE (près de Ch. Bessé) - 09 76 68 10 38

Notre magasin est à votre disposition du lundi au vendredi de 9 h 30 à 12 h  
et de 14 h à 18 h 30 et le samedi de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h

### **Charles Faguin et Pierre Combe, honorés par Yad Vashem**

Ces rencontres, à Bron et à Vizille, étaient fabuleuses, mais je savais que seul le Mémorial Yad Vashem en Israël pourrait nommer officiellement Charles Faguin et Pierre Combe « Justes parmi les Nations ». En 2003, j'avais d'abord sollicité le Comité français pour Yad Vashem dans l'espoir de leur rendre hommage. Le jour du rendez-vous à Paris, j'arrivai pleine d'espoir, avec une valisette emplies de documents, dont nos faux papiers. La secrétaire me demanda : « Vous aviez quel âge à l'époque ? » « J'avais deux ans et demi, trois ans », répondis-je, heureuse de posséder tant d'archives, preuves de notre périple durant la guerre. Elle m'opposa que seuls les enfants à partir de sept ans durant les faits pouvaient témoigner. Et elle me renvoya sans même me faire ouvrir un document ! Je pleure rarement, parfois lors d'une cérémonie à la synagogue, mais, ce jour-là, j'étais véritablement triste et désespérée. Chance extraordinaire, mon cher ami Fernand Wiesenfeld, fils d'Abraham Ber Wiesenfeld, ancien rescapé d'Auschwitz<sup>5</sup>, président de l'association AVIV Saint-Mandé pour la promotion de la culture juive, me permit de participer, en février 2005, à un voyage œcuménique en Israël, où je rencontrai différentes personnalités, dont Irena Steinfeld, alors directrice du Département des Justes parmi les Nations. Cette

---

<sup>5</sup> La première femme d'Abraham Ber Wiesenfeld, Chaja Sura Zylbersteyn, et leurs deux filles, les jumelles Jeannine et Fernande, deux des plus jeunes victimes françaises de la Shoah, ont péri à Auschwitz. Leur histoire a inspiré le livre *La Plus Précieuse des marchandises* de Jean-Claude Grumberg.

femme me reçut à Jérusalem, par l'entremise d'un couple d'amis, en acceptant cette fois-ci que j'ouvre ma valisette de documents. « Cela mettra des années », me dit-elle. Peu importe. Je me devais de mener ces démarches personnelles jusqu'au bout.

La directrice de Yad Vashem avait raison. Cela mit des années, mais ce n'était rien au regard de la bravoure de nos sauveurs. Le 29 juin 2011, Elad Ratson, directeur des relations publiques près l'ambassade d'Israël, remit à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations au D<sup>r</sup> Charles Faguin, représenté par ses trois filles, Paulette, Françoise et Lili, et à Pierre Combe, représenté par sa petite-fille Armande Genin-Gonthier, dans les salons de l'hôtel de ville de Bron. Ce jour-là étaient également présentes Annie Guillemot, la maire de Bron, et Annie Karo, la déléguée régionale du Comité français pour Yad Vashem. Une magnifique victoire pour tous et toutes, après des années d'attente. Comme le hasard n'existe pas, Valérie Génin, la petite-fille d'Armande et surtout arrière-arrière-petite-fille de Pierre Combe, journaliste, réalisa le reportage sur la journée de commémoration pour *Le Dauphiné Libéré*, où elle travaillait, accompagnée de ses enfants, Titouan et Ilos, qui reçurent la médaille des Justes.

Le 29 juin 2011, une autre cérémonie d'hommage se déroula cette fois à Vizille, à l'emplacement de l'ancienne ferme des Corniers, notamment grâce à la contribution de Serge Gros, alors maire de la ville. Une plaque commémorative fut apposée à cet endroit, en souvenir de la bravoure du fermier.

Je n'aurais jamais pu écrire ces quelques lignes de souvenirs, plus de quatre-vingts ans plus tard, si je n'avais pas été sauvée par Charles Faguin et Pierre Combe.

Je ne les oublierai jamais.

---

**Pages suivantes**

L'invitation de la mairie de Bron pour la remise à titre posthume, de la médaille des Justes parmi les Nations, à nos sauveurs.

La cérémonie en l'honneur des Justes, Charles Faguin et Pierre Combe, *Le Dauphiné Libéré*, 1<sup>er</sup> juillet 2011.

La médaille des Justes, décernée à Pierre Combe, à Vizille, *Le Dauphiné Libéré*, 8 juillet 2011.

« JE N'AURAIS JAMAIS  
PU ÉCRIRE  
CES QUELQUES LIGNES  
DE SOUVENIRS,  
SI JE N'AVAIS PAS  
ÉTÉ SAUVÉE PAR  
CHARLES FAGUIN  
ET PIERRE COMBE. »



La médaille des Justes parmi les Nations est décernée par le Memorial Yad Vashem de Jérusalem aux personnes non juives ayant sauvé, au péril de leur vie, des personnes nées sous l'occupation.

Hôtel de ville  
place de Weingarten  
69 871 Bron Cedex

T. 04 72 36 13 13  
www.ville-bron.fr

**Annie Guillemot**  
Maire de Bron  
Conseillère générale

**Annie Karo**  
Déléguée régionale  
du Comité Français pour Yad Vashem

vous prie de bien vouloir honorer de votre présence la cérémonie au cours de laquelle

**Elad Ratson**  
Directeur des Relations publiques  
près de l'Ambassade d'Israël

remettra à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations

au **Docteur Charles Faguin**  
Maire de Bron (1947-1949)  
représenté par ses filles *Paulette Heitz, Françoise Eshemuzi, Lili Alberici*  
et à **Pierre Combes**  
représenté par sa petite fille *Armande Genin-Gonthier*

pour avoir sauvé la vie de **Jacqueline Bismuth**

**Mercredi 29 juin 2011 à 11 h 30**

*Salon d'Honneur de l'Hôtel de Ville*

BRON, VIVRE ENSEMBLE



Le Dauphiné Libéré

## ROMANCHE

VIZILLE

# Émouvant hommage à deux Justes



C'est avec une grande émotion que Jacqueline Bismuth (avec la veste bleue) est revenue sur les lieux où, enfant, elle a vécu durant un an et demi.

**M**ercredi, une cérémonie particulière était organisée : une plaque en l'honneur de Pierre Combe et du Docteur Charles Faguin a été découverte par Jacqueline Bismuth, en présence de leurs descendants et famille. Le matin même, avait eu lieu la remise de la médaille des Justes entre les Nations à titre posthume pour les deux hommes, à Bron, pour avoir sauvé la vie de Jacqueline Bismuth et de sa mère. Désormais, leurs noms sont gravés sur le Mur d'honneur dans le jardin des Justes parmi les nations à Yad Vashem, à Jérusalem.

La cérémonie, très émouvante, s'est déroulée au centre de loisirs des Corniers, an-

ciennement la ferme où a vécu Pierre Combe (dit "le Père Combe"), ainsi que Jacqueline Bismuth, alors âgée de 4 ans, et sa maman, pendant une période d'un an et demi, jusqu'à la Libération de Vizille en août 1944. Après avoir fui Paris avec sa mère pour arriver à Lyon, elles ont rejoint Pierre Combe à la ferme des Corniers, rendez-vous des résistants, sous la protection du Dr Faguin.

#### À la demande de Jacqueline Bismuth

C'est à la demande de Jacqueline Bismuth que ces deux personnes ont reçu cette distinction, aidée dans ses recherches, depuis 2004, par Camille Michaud, présidente

de la FNDIRP (Fédération nationale des déportés et internés, résistants patriotes) de Vizille. Le maire Serge Gros a rappelé dans son discours que pour être Juste, il faut « avoir apporté une aide dans des situations où les juifs étaient impuissants et menacés de mort ou de déportation vers les camps de concentration. Le sauveur était conscient du fait qu'en apportant cette aide, il risquait sa vie, sa sécurité et sa liberté personnelle. Le sauveur n'a exigé aucune récompense ou compensation matérielle en contrepartie de l'aide apportée. » Cette plaque rappellera désormais les circonstances de cet événement.

**Magali PÉBART**

## La médaille des Justes à titre posthume pour Pierre Combe, héros vizillois de la Résistance



De gauche à droite : Elad Ratson, directeur des Relations publiques près de l'ambassade d'Israël, Annie Guillemot, maire de Bron, Titouan et Ilea Genin-Munoz, Jacqueline Bismuth, Jocelyne Cotton, descendante de la famille Combe, et Serge Gros, maire de Vizille. Photos Le Progrès/Margot VERGEAT

"Quiconque sauve une vie sauve l'Univers tout entier". Cérémonie émouvante et solennelle, le 29 juin dernier à l'hôtel de ville de Bron, dans le Rhône.

C'est en effet là, dans le salon d'honneur de la mairie, qu'a été remise, à titre posthume, la médaille des Justes parmi les Nations à Pierre Combe, fermier à Vizille, représenté pour l'occasion par Ilea et Titouan Genin-Munoz, 7 et 10 ans, représentant la 5<sup>e</sup> génération de la famille.

À l'origine de cette distinction, une femme, Jacqueline Bismuth, sauvée avec sa mère de la déportation... elle n'avait alors que 3 ans... grâce à l'action conjuguée de Pierre Combe et Charles Faquin, ancien médecin et maire de Bron, lui aussi honoré à titre posthume.

« Je suis heureuse aujourd'hui de pouvoir honorer la mémoire de ces deux hommes exceptionnels qui ont sauvé ma vie et celle de ma mère au péril de leur propre existence », dira-t-elle.

Son histoire débute à Paris en 1939, année de sa naissance, où son père ukrainien et sa mère polonaise sont installés. Engagé volontaire au sein de l'armée française en 1940, son père sera arrêté et déporté un an plus tard au camp d'Auschwitz... sans jamais revenir. Dénoncées, Jacqueline et sa mère sont



Ci-contre, la plaque en l'honneur de Pierre Combe, installée au centre de loisirs de Vizille.

alors contraintes de fuir. Une fois franchie la ligne de démarcation pour rejoindre Lyon, à bord d'un wagon de train de marchandises, direction Bron où Jacqueline, malade, est hospitalisée. C'est là que toutes deux vont rencontrer le docteur Faquin, qui les accueillera chez lui, leur fournira de faux papiers et les enverra ensuite chez Pierre Combe, à la ferme aux Corniers, à Vizille, lieu de refuge de nombreuses familles juives. « Elle se souvient que la nuit, dans la grange, il y avait souvent des hommes qui venaient d'ailleurs pour dormir et que dans le champ, elle trouvait des papiers argentés. Et quand le fermier recevait certaines personnes de sa famille, sa mère et elle allaient se promener dans la

montagne », expliquera aussi la présidente de la section FNDRP (Fédération nationale des déportés et internés, résistants et patriotes) de Vizille qui a œuvré depuis 2004 pour, à la demande de Jacqueline Bismuth, retrouver les membres de la famille de Pierre Combe. Aujourd'hui, cette grand-mère de 72 ans, est soulagée. « Ma persévérance a payé et le soutien d'Annie Guillemot (maire de Bron, NDLR) et de toute son équipe a été décisif. » Une plaque commémorative en hommage à Pierre Combe a été érigée sur l'ancienne ferme aux Corniers, devenue le centre aéré des enfants de Vizille. Comme une transmission au devoir de mémoire.



Pierre Combe (arrière-plan), Jacqueline Szister (au centre) et sa maman (à gauche) avec de la famille dans le pré à proximité de la ferme.

C'est dans cette ancienne ferme que Pierre Combe hébergea et cacha à la demande du Docteur Charles Faguin une petite fille juive alors âgée de 4 ans Jacqueline Szister (épouse Bismuth) et sa maman, pendant la période d'un an et demi jusqu'à la Libération de Vizille en août 1944.

Pierre Combe et le Docteur Charles Faguin ont reçu à titre posthume la médaille des Justes parmi les Nations.



Cette distinction est décernée par le Mémorial Yad Vashem de Jérusalem aux personnes non juives ayant sauvé, au péril de leur vie, des personnes juives des persécutions antisémites et des camps d'extermination Nazis sous l'Occupation (1939/1945). Bravant les risques encourus, ils ont incarné l'honneur de la France, ses valeurs de justice, de tolérance et d'humanité.

En ce jour du 29 juin 2011, la ville de Vizille leur rend hommage.



## Pierre Combe, un JUSTE à Vizille



J'ai demandé, à titre posthume, le titre de JUSTE parmi les nations pour le Docteur Faguin ainsi que pour le fermier Pierre Combe, qui nous ont sauvés la vie à ma mère et à moi-même ainsi qu'au couple Didisheim de Bruxelles.

Ma mère est décédée à Paris, d'un infarctus du myocarde, le 22 décembre 1975. À l'époque, j'avais trois jeunes enfants et je travaillais comme dentiste, je construisais mon avenir et n'avais ni le temps, ni l'envie de me pencher sur mon passé douloureux.

Je dois préciser que les Faguin, couple sans enfants, avaient adopté, sans le faire encore légalement avant la guerre, quatre filles et un garçon

23

La plaque commémorative en hommage au Père Combe, inaugurée à Vizille, juin 2011.

### Ci-contre

Mon portrait dans *Le Dauphiné Libéré*, au milieu de mes archives, novembre 2012.

## Jacqueline cachée à Vizille par Pierre Combe



Jacqueline Szister-Bismuth avait trois ans quand sa maman l'a prise sous le bras pour passer en zone libre. Photo D.L.A.M.

**E**lle est descendue hier de Paris pour assister à l'inauguration de l'exposition au Musée de la Résistance. Et quand elle a découvert sur l'un des tableaux le visage de l'homme qui l'a sauvée, « le père Combe, comme je l'ai toujours appelé », son sourire était immense.

Jacqueline Szister-Bismuth avait trois ans quand, juste avant la rafle du Vel d'Hiv et juste après l'arrestation de son père, sa maman l'a prise sous le bras pour passer en zone libre. Direction Bron, où les deux auront la chance d'être sauvées, une première fois par le docteur Faguin. « Ensuite, le danger devenant plus grand, nous avons été conduites en Isère en 1943. » La petite était alors bien petite, mais les souvenirs sont quand même restés. D'abord l'arrivée à Grenoble. « Je me souviens avoir été émerveillée en passant la porte tournante de l'Hôtel Suisse et Bordeaux. » Puis, l'installation dans une ferme à Vizille, chez Pierre Combe. « Quand je repense à lui, je vois sa

moustache et sa gentillesse. Il me disait "migea la soupa" parce que je ne mangeais pas beaucoup, il me grondait jamais. Même quand j'avais coupé les moustaches du chat. Je me souviens aussi que des hommes, à la nuit tombée, venaient dormir dans la grange et que dans les champs il y avait plein de bouts d'aluminium. Sûrement pour les parachutages... »

Il y a quelques années, elle a entrepris de faire reconnaître le docteur Faguin et Pierre Combe comme "Justes", après de nombreuses recherches et portée par une reconnaissance infinie. « Ces gens ont sauvé ma vie et celle de ma mère au risque de leur propre vie. C'est grâce à eux que je suis là, grâce aussi à la débrouillardise de ma mère. » Aujourd'hui, Jacqueline pense écrire son histoire, « parce qu'il y a tellement à dire », parce qu'il y a aussi ses enfants et ses petits-enfants. Et parce que l'histoire de cette petite fille cachée à Vizille fait partie de l'Histoire...



